

Avant-dire

« Le jeu est dangereux. Je suis sûr que nous avons laissé des traces.
[...] Tout va parler, Claire. Les rideaux marqués par tes épaules, les
miroirs par mon visage, la lumière qui avait l'habitude de nos folies,
la lumière va tout avouer. Par ta maladresse, tout est perdu. »

Jean Genet, *Les Bonnes*.

Un traducteur doit s'effacer, et la traduction ne pas se remarquer, devenir aussi invisible que le tain du miroir, pour pouvoir refléter la chose même, soit le texte original à traduire. Telle est, dans ses grandes lignes, la théorie de la traduction qui fait office de loi, de prescription absolue ; et que j'aurai donc enfreinte dès le départ, en signant cet avant-dire au seuil d'un livre qui s'intitule, notez-le, *Le Tain du miroir*. Si le traducteur avait son mot à dire, ce serait uniquement pour se limiter à une note en bas de page (N. d. T.) ou, à la rigueur, liminaire, sur quelque marge, page de garde ou autre emplacement qu'on s'empressera de sauter. S'il devait s'expliquer au sujet de sa pratique trouble, s'il devait produire une déposition devant la Cour ou le public, ce serait uniquement pour rendre compte de sa tâche ou de sa mission impossible, et déposer de son manquement : montrer en quoi il a fait faillite et ne pouvait que faillir, à nous refilet ainsi de la fausse monnaie, à devoir déposer son bilan en même temps que sa copie défailante. Ce ne sera jamais qu'une copie, de plus ou moins bon aloi, son devoir n'aura pas su rendre l'original qu'on lui avait pourtant donné pour mission de transmettre le plus fidèlement possible, c'est-à-dire sans rien altérer du contenu, du noyau, comme s'il fallait juste changer d'emballage ou de peau pour écrire la nouvelle adresse du destinataire dans la langue de son pays, les postes restant toujours nationales (même aux États-Unis). Sans ouvrir le paquet ou le livre, sans rien y ajouter du sien ni couper, il aura(it) dû faire comme s'il n'y avait pas touché, ce qui relèvera d'une magie ou d'un illusionnisme où personne ne devra(it) y voir que du feu.

Prescription, *prescript* intenable, qui gouverne l'entrée de cet enfer où il faudra laisser là toute espérance de retour, si du moins l'on veut y pénétrer. Toute espérance de retour à l'expéditeur : comment lui rendre ce qui ne lui a jamais appartenu que d'une main volée, et, par-dessus le « marché », on doit se demander si rendre un don à son donataire présumé n'est pas lui faire la suprême injure, sous couleur de remerciement ou de pensée fidèle (*Dank-Denken-Andenken*). S'il s'agissait en effet de rendre la parole donnée à son propre être ou à sa lettre, mais cela fait une différence de lettres, il faudra avouer, la lumière nous trahira toujours, qu'au départ elle faisait défaut, ou que rien n'avait été promis ou prononcé ; et s'il s'agissait de rendre un mutisme, une voix muette, on ne pourra que manquer à sa parole, puisqu'il y aura toujours trop de lettres dans le mot *silence*.

Ce double manquement, qui constitue la structure ou la stricture de la promesse, et donc de la traduction qui s'inscrit sous sa promesse, est la loi de départ de toute l'entreprise qui s'appelle, d'un nom difficilement (*hardly*) audible, et *a fortiori* traduisible, « philosophie ». Pour l'exposer dans toute sa rigueur, il faudrait revenir au point de départ, par exemple à cette parole que celui qui se sera à peine (*hardly*) appelé philosophe cite pour ouvrir tout son traité de l'être et du temps, et qui se trouve écrite en langue originale, des caractères grecs qu'il faudra traduire sous peine de ne plus rien y entendre. Il faudrait trouver le temps qui nous fera toujours défaut, le temps de dépasser ces préliminaires qui risquent, à différer le moment de la chose même, d'en tenir lieu ou d'en prendre indûment la place. Donc, faisons appel au traducteur pour qu'il nous tire d'embarras, de cet embarras où nous sommes plongés depuis que le mot original est barré, qu'il ne veut plus rien dire, s'il a jamais voulu dire quoi que ce fût, et en quelle langue. Nous croyions bien, comme vous, savoir ce qu'il pouvait bien vouloir dire, quand vous ou un autre le faisiez résonner, ce verbe nul et mystérieux qui n'a pas fini de traîner sa carrière dans le vide, mais à présent, ce phlegme, cette éjaculation verbale, qui se marque au coin des lèvres de tout livre, *est*, pour en donner la version sous-titrée, devenue muette, une lettre morte, et nous voilà dans l'impasse : *dead end*, ou, si vous voulez, retraduisant en grec : *aporia*, pas de passage, pas de sens. J'ai retraduit à ma façon le *Sophiste* et l'aporie du « sens de l'être ».

Aporie de principe, qui donnera aussi le point de départ pour toute l'entreprise qui s'appellera d'un nom intraduisible sinon en langue originale, et qui pourtant voudrait dire ce besoin, cette dette dont elle cherche à s'acquitter, j'ai nommé la philosophie, marquée au pli de ce point de départ, dans l'ambiguïté d'une expression dont, pour nommer enfin un de ces mystérieux êtres sans-lieu (*atopos*) qui hantent cette carrière, Jacques Derrida exposera toute la rigueur.

La rigueur de la philosophie, laissez là toute espérance d'y échapper : vous n'y couperez *pas*. Et surtout pas en entamant ce livre signé Rodolphe Gasché. Mais avant d'en venir là, je dois expliciter la rigueur de ce double

coup, la naissance tragique de la philosophie qui ouvre en même temps l'espace d'une sur-vie étrange, comme entre vie et mort, ce que Gasché appelle (je traduis) le « tombeau conceptuel ». Tragique, d'une part, puisqu'elle est née d'une perte : il était une fois, c'est-à-dire il n'est *pas* l'être, la plénitude d'une origine présente à soi, éternellement consubstantielle et simple. Mais ce *pas*, étant lui-même la seule trace de l'être, de son sens propre à présent échappé, effacé ou oublié, donnera, d'autre part, le départ pour la quête du sens, de la vérité dite de l'être. Il faut passer l'aporie de départ, franchir ce pas-de-passage, en marquant nettement le chemin du pas-d'être comme barré, interdit, ce qui permettra, en retour, par voie de retour (et il n'y a que le re-tour qui soit la vraie voie, l'expérience du retour à soi), de poser l'être au départ, comme effaçant toute trace du pas-d'être : on aura reconnu la démarche fondatrice, fondatrice de l'origine, l'érection de la Tour ontothéologique par le tour du re-tour, de la réflexion. Tour rendu possible par ce que le déconstructeur de la Tour appellera, entre autres, l'*itérabilité*, mot où ne s'entend qu'à peine, à demi effacée, la trace de l'autre en sanscrit, recouverte derechef et aussi sec par l'*iter*, le chemin, la méthode, la procédure engageante qui doit donner la thèse de l'être, l'être comme thèse de soi, comme position absolue : point de départ, qui devra(it) effacer toute antériorité, c'est-à-dire toute altérité, en se donnant comme sans origine parce qu'origine de soi. L'Origine n'aura pas eu d'origine, et du coup, c'est toute l'entreprise qui s'ébranle, dans le double sens d'une mise en marche et d'un ébranlement fissurant tout. Le mouvement, la quête du sens, annonce sa propre ruine, en cela même qu'elle est un mouvement, une tension *vers...*, une pré-tention au sens, à sa présence comme pré-sens, avouant ainsi qu'il n'y aura eu, au départ, de position stable, de stance et de consistance, que par rétroaction, *feed-back* originel, avant même la chose même. La cause-de-soi sera déjà l'effet de cet écart où la Chose doit se produire et donc s'écarter de soi, se perdre comme simple et une. L'autoposition de l'être en aura déjà été la déposition.

On voit, par ce singulier détour, pointer quelque chose comme un retour à soi : par le nom même de « déposition », dont le traducteur aurait été l'inventeur, c'est-à-dire le voleur de feu. Ce conditionnel marque moins le doute que la condition de possibilité – et donc d'impossibilité : nul ne peut inventer un mot, sinon en le volant à l'autre, soit à la chose même, l'illusion transcendante d'une langue originale, maternelle, à soi. *Déposition*, mot du français, traduirait donc ce dont il s'agit, la déconstruction même, traduction propre, parce que tirée de l'impropriété première, générale et générative, du langage, l'imitant et la répétant, dans son travail de mime même, mime de la chose qui elle-même commence par se mimer pour pouvoir se présenter, c'est-à-dire se représenter. De cette traduction originale, qui définit la scène primitive de l'écriture, son archimétaphore, à la traduction communément entendue, d'une langue à l'autre, je ne dirai pas qu'il y a une déperdition d'être, dans la mesure même où ce qui se transporte, c'est

bien l'être (ou la langue), mais, du fait qu'il n'apparaît que par et dans ce transport, cette trans-lation affecte plus que le lieu d'origine, le point de départ hypothétique, plus parce que moins aussi : à commencer par soi, le soi-disant être-soi (et il ne peut être de soi que disant : mais du coup, cela en fait un de trop).

Traduire Rodolphe Gasché, pour le nommer enfin et lui restituer ainsi ses titres et droits d'auteur, cela n'aura pas consisté d'abord à mettre ses énoncés en bon français. Au reste, il aurait très bien pu le faire lui-même ! On me permettra cette indiscretion, mais ce n'en est pas une, puisqu'il l'a écrit noir sur blanc lors d'un débat avec Jacques Derrida sur l'autobiographie et la traduction – l'une n'allant pas sans l'autre, question de *confidence*, c'est-à-dire (traduisons) de confiance, de fiançailles, de contrat de mariage, donc aussi de divorce, toujours possible. S'agissant d'autobiographie, les quelques renseignements que j'ai pu obtenir de l'auteur se résument à peu de chose : des livres écrits en *allemand*, pour les premiers du moins, et, en plus, la traduction, toujours en allemand, de *L'Écriture et la différence*, de sorte que j'en avais déduit, de manière absolument erronée, que l'allemand était sa langue maternelle. Quand il me confia que non, et que j'en lus, précisément alors que j'enseignais à l'université de Montréal, la confirmation dans cette intervention, d'ailleurs antérieure mais que j'avais négligée parce que publiée dans un livre paru au Québec, « La Belle Province » au parler si étrangement archaïque : « Je vous confie que ma langue maternelle est double : le flamand et le luxembourgeois. »

Ce qui me fit passablement réfléchir, par la suite, chaque fois que je trouvais sous sa plume (c'est-à-dire aussi celle de l'autre, Derrida en sous-titre) la mention de la « double racine », et toute la « théorie générale du double », de la re-marque, etc. Quand on a deux mères, on ne sait plus où donner de la tête, et on risque fort de voir double. C'est le sort des traducteurs, voués à la « double infidélité », trahissant doublement et dans le double sens du verbe *trahir* : révéler et « donner » (ici, plutôt, vendre, pardessus le marché et au nom de ce marché même, du contrat de traduction). Comme le sait bien Gasché, on risque de se retrouver singulièrement floué ou démuné à ce compte, le monolinguisme (comme la monogamie, au reste) étant la loi :

« Je remarque ici, d'emblée, que ce bilinguisme n'entraîne pas nécessairement en matière de traduction quelque maîtrise que ce soit : tout au contraire, comme ma traduction le prouvera¹. »

J'ai bien peur – ou bien envie ? – de reprendre ces propos à mon compte. Non parce que le français ne serait pas ma langue « maternelle » – elle l'est,

1. Rodolphe Gasché, « L'opérateur de la différence », dans *L'Oreille de l'autre, otobiographies, transferts et traductions, Textes et débats avec Jacques Derrida*, Montréal, Vlb éditeurs, 1982, p. 147.

alors que la France n'est pas mon pays « natal » ; mais parce que je traduis un livre écrit en une langue originalement non maternelle, l'anglais, ce qui pose de sérieux problèmes, plus que de traduction. En même temps, comme le lecteur risque de (ne pas) le voir, ma traduction ne reflète pas proprement ce trouble de langage, je dirai à l'égard du langage lui-même, *comme tel*, cette méfiance ou cette distance qui est le « site » – propre de la philosophie, hantée qu'elle aura toujours été par le rêve d'une pure langue (*reine Sprache*, je cite Benjamin), qui se passe de toute langue empirique, maternelle et surtout dialectale. Le *logos* précède tout dialecte, il est cet universel du sens ou du pré-sens, de ce qui va, pour ainsi dire, sans dire, du moins sans mot dire. *Logos* ne se traduit pas, parce qu'il traduit tout à soi.

On le sait, il est en principe exclu de traduire les traductions. Or ce livre, *The Tain of the Mirror*, est lui-même déjà tout entier une traduction. Doublement : non seulement parce que l'anglais n'est pas la langue maternelle de l'auteur, mais parce qu'il traduit en anglais, et surtout dans le contexte américain, la philosophie de Derrida, guillemets que j'ajoute pour faire remarquer que ce passage ne va pas de soi : envers et contre ce contexte, il faudra parler de « philosophie ». Il ne s'agit pas de simplement traduire Derrida d'une langue à l'autre, autrement, c'est l'évidence, ce livre n'aurait pas lieu d'être.

Mais déjà cette « première » traduction, simple en apparence, ajoutait quelque chose, conférait à l'original un supplément décisif d'attrait : ce que Gasché appelle, reprenant au mot Barbara Johnson, une des traductrices de Derrida : « *the exotic, the seductive foreignness of Derrida's thought* » ; en traduisant, il faudra parler de la séduction que constitue la traduction, qui *étrange* un langage (et donc une pensée) « propre », *native* ; et, ici, d'une double étrangeté, puisque la pensée est, par nature, si l'on peut ici parler de « nature », étrangère, mieux : *unheimlich*.

Seulement, chacun croit savoir que l'anglais n'est pas une langue philosophique. La traduction de Derrida en anglais représenterait donc une trahison, une altération, même si elle était fidèle, dans le sens d'un affaiblissement : un miroir terni. Ce qui nous renvoie au titre de ce livre, *The Tain of the Mirror*. Il est intraduisible. Non parce qu'il n'y aurait pas d'équivalent en français. Au contraire, et il faut citer l'en-tête du livre, puisé à la source ou au miroir de la langue anglaise (*Oxford English Dictionary*):

« Tain (*tein*), sb. [*a.F.* tain *tin*foil, altered from *F.* étain, *tin*...] »

Un traducteur français ne peut pas traduire ce jeu de langue, qui définit la naissance *des* langues à elles-mêmes par leur passage par l'étranger. Passage dit comme « altération » : l'autre donne l'identité du mot propre. Une lettre est tombée, rendant le « tain » muet. D'étain à tain, l'aveuglement se constitue en source de la réflexion : il aura fallu que l'étain s'éteigne, ainsi pourrions-nous traduire. Mais tout ce jeu est illicite, de la pure